

Puisse cette tombe rappeler sans cesse aux Bassoutos l'amour de ceux qui ont tout quitté pour leur apporter l'Évangile!

Quelques mots de M. Kohler sur son voyage.

Morija, 1^{er} février 1873.

Cher Monsieur Casalis,

Il est temps que je vous annonce mon arrivée au Lessouto, car je suis dans ce pays depuis quinze jours déjà. Grâce à la vitesse avec laquelle on voyage maintenant, même en Afrique, je suis arrivé à Hermon le 16 janvier, deux mois après mon départ de Paris. Partis du Cap le premier jour de l'an, nous étions à Port-Elisabeth le 3, au matin. Le temps était beau, nous entrâmes dans le port sans difficulté, si toutefois on peut dire que la baie d'Algoa ait un port, car les vaisseaux y sont tout autant exposés au naufrage, si ce n'est plus, que sur les côtes les plus mauvaises. Quelques jours avant notre arrivée, quatre navires avaient été arrachés à leurs ancres et étaient venus se briser sur les rochers du rivage. On jeta l'ancre en face de Port-Elisabeth, ville de triste apparence, où l'on voit constamment des nuages de sable s'élever dans les airs. Point de verdure, à peine quelques arbres rabougris. M. Gordon nous envoya une barque qui nous conduisit immédiatement à terre. Après avoir passé à la douane, nous nous mîmes à la recherche d'un hôtel. Nous trouvâmes assez facilement à nous loger, mais nous dûmes nous séparer. Dès que j'eus terminé mes achats, je pris la diligence pour Graham's-Town, charmante ville, aussi verte que celle que je venais de quitter était poudreuse et nue. Les rues sont ombragées par de magnifiques saules, des chênes et autres arbres. Il y a aussi de très beaux jardins; c'est un petit paradis pour qui vient de Port-Elisabeth. Trois jours après notre arrivée dans cette ville, je quittai nos frères

Cochet et Berthoud, qui avaient divers achats à faire. Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis; ils viennent en wagon, à petites journées.

Le tilbury de la poste nous transporta à Aliwal en trois jours, M. Ch. Maitin et moi. C'est traverser un peu trop vite le pays. On ne peut jouir de rien. J'aurais bien voulu m'arrêter au moins un jour au Kat-Berg, mais cela était impossible. Arrivés à Aliwal, il nous fallut aviser aux moyens d'atteindre le Lessouto, car nos frères n'avaient pas eu le temps d'envoyer des gens à notre rencontre. Nous avons suivi de trop près les lettres que nous leur avions écrites de la Baie. Un ami des missionnaires nous prêta deux chevaux et un petit char, pour aller jusque chez M. Bisseux fils, qui demeure près de l'ancien Hébron. Malheureusement c'étaient des chevaux qui refusaient d'avancer dans les montées. A plusieurs reprises, nous fûmes obligés de dételer et de traîner nous-mêmes le char jusqu'au haut de la colline. Nous aurions eu de la peine à arriver chez M. Bisseux si je n'avais pas emprunté de meilleures bêtes à Rouxville. Le lendemain matin, nous partîmes à cheval pour Hermon. Après huit heures de course, nous étions devant la porte de votre fils, heureux de pouvoir mettre pied à terre et nous reposer. Je trouvai M. Casalis très fatigué; il en était à sa quatorzième nuit de veille auprès de M. Rolland. Notre vénérable frère était couché sur son lit, à la dernière extrémité; la mort s'approchait à grands pas. J'allai le voir, mais je ne pus lui adresser aucune parole. Je n'étais arrivé que pour être un témoin muet de son départ. Deux jours après, le dernier souffle de cette vie si active s'envolait. Le dimanche 19 janvier, l'enterrement eut lieu. Plusieurs missionnaires étaient présents; ils prirent la parole sur la tombe; puis quelques indigènes parlèrent à leur tour.

J'ai beaucoup joui de l'hospitalité de votre fils, et de son aimable compagne. Nulle part je n'ai trouvé un accueil

plus cordial. Les quelques jours que j'ai passés à Hermon ont été pour moi des jours de rafraîchissement. Il fait bon habiter sous un toit pareil.

Recevez, etc.

F. KOHLER.

**Visite de M. Maeder à Massitissi; observations
sur ce nouveau district missionnaire.**

Siloé, 22 janvier 1873.

Les Bassoutos, se voyant maintenant protégés par le gouvernement anglais, et n'ayant plus à craindre d'être ruinés par la guerre, travaillent avec ardeur à l'amélioration de leur état terrestre. La prospérité commence à re-devenir générale dans ce pays fertile, qui était resté forcément inculte pendant une longue lutte. Il y a une quinzaine de jours que je fis, pour la première fois, une visite à nos amis Ellenberger, à Massitissi. Le district où se trouve cette station missionnaire est fort étendu et habité, en très grande majorité, par des païens qui reconnaissent Morosi pour leur chef. Les villages y sont nombreux, la population est vigoureuse. Ce qui frappe surtout, quand on traverse cette contrée, c'est d'y trouver d'innombrables champs de céréales qui s'étendent dans toutes les directions. On y voit aussi des arbres fruitiers, mais ils y sont encore assez rares. J'arrivai justement au temps de la récolte du froment, qui était fort abondante. Au lieu de battre les gerbes, les habitants les font fouler par des chevaux et des bœufs, chacun dans son champ; après quoi ils chargent le grain sur des bœufs et vont le verser dans de grandes corbeilles rondes qu'ils placent autour de leurs habitations. Ces corbeilles sont faites de telle manière que la pluie ne peut y pénétrer. En sus des céréales de toute espèce, les indigènes cultivent aussi des citrouilles, des pois, des haricots, des melons et des pommes de terre. On est heureux